

à chaque souffle, comme je les épuse à chaque effort. De laquelle de ces richesses puis-je, un seul instant, m'attribuer le domaine? D'aucune incontestablement, ni dans l'ensemble ni dans le détail. Avant d'entrer dans le courant mystérieux de mon organisme, tout cela flottait, brillait, brûlait à travers l'espace. Tout cela, affecté un peu de temps à mon usage, retourne à son lieu d'origine, à son point de départ. J'en perds la trace, j'en ignore à jamais l'emploi.

Mon être, c'est mon âme, intelligence, imagination, mémoire, sensibilité, volonté, liberté, amour. Ici encore ne m'est-il pas irrésistiblement démontré que rien ne vient de moi, que rien n'est de moi? Est-ce par mon industrie que je me suis rendu capable de percevoir les idées générales? Est-ce un fait de mon labeur que le goût et le courage du sacrifice pour ce que j'aime? Quand ma conscience de sa voix inexorable me crie : Ceci est le bien, ceci est le mal, vais-je penser que j'ai ainsi façonné ma conscience à mon gré, et que j'aurais pu la façonner autrement?

Encore une fois, je suis dépendant, totalement dépendant. Je vis par le Père, pour le Père : Père, que votre volonté soit faite ! Votre volonté, cause suprême de tout ce qui existe, c'est la règle, c'est la loi. L'univers matériel dépourvu de conscience s'y soumet dans une obéissance passive. Je dois m'y conformer à mon tour, m'y conformer pleinement, par un acte libre que sa liberté même ennoblit.

Le stoïcien disait : « O nature, je veux ce que tu veux ! » Je n'entends pas, je ne m'explique pas. La nature...? Mais puisque par hypothèse elle est aveugle, puisque tout en elle est fatal, elle ne veut rien, elle ne peut rien vouloir. Pourquoi, au rebours des conséquences du système, prêter à la nature une volonté que rien ne suppose, et dans quel faux élan de religion professer envers elle une soumission que rien ne réclame?

L'Évangile dit : « Père, ô vous de qui je tiens l'être, ô vous pour qui je vis, que votre volonté soit faite ! » Tout immédiatement devient raisonnable, sensé, logique, clair. Dieu vivant, Dieu créateur et souverain Maître a ses vouloirs supérieurs. L'homme, créature dépendante, l'homme fils soumis, les accepte. *Pater tales quærit qui adorent eum*. Ce que le Père des cieux cherche et attend parmi l'universelle passivité des choses et des êtres inconscients, c'est la sujétion intelligente de l'homme, librement acceptée, librement pratiquée, et dont l'homme en la pratiquant comprenne qu'elle est pour lui un incomparable honneur.

Une relation, une dépendance... Est-ce tout? Non certes. *Le vivo propter Patrem*, s'il se bornait là, manquerait de ce qui lui est le plus nécessaire, de ce qui lui donne son excellence supérieure, sa fécondité et sa beauté. Il s'y ajoute donc l'amour. Jésus, contemplateur de l'étroite union qui l'attache à son Père; Jésus, partisan déclaré de la dépendance où cette union l'établit

vis-à-vis de son Père, aime les conditions qui lui sont faites, parce qu'il aime ardemment Celui par qui et pour qui elles existent. Et c'est surtout en écoutant battre son cœur qu'il peut dire et qu'il dit : « Je vis pour le Père. » Sa belle religion intérieure aboutit à aimer et s'y épanouit.

Vivre pour quelqu'un!... Je bannis de la pensée que j'évoque ce qui serait propre à l'amoindrir ou la ternir; je ne garde que ce qui l'honore. Vivre pour quelqu'un, nous savons tous ce que c'est. Quand de nobles relations se sont pleinement développées, quand elles ont atteint leurs vraies proportions, quand elles se sont élevées jusqu'à une amitié dominante, elles produisent cette merveille que chacun de ceux qui s'aiment vit pour l'autre. En ce bienheureux état il se produit, au fond le plus intime de la nature humaine, d'admirables transformations. L'orgueil est vaincu; nous ne souffrons pas de la supériorité de l'être que nous aimons. L'égoïsme est vaincu; nous n'avons plus souci de nous, mais de lui. La mollesse est vaincue; nous n'hésitons pas à nous imposer les pires fatigues pour répondre à ses désirs et servir ses intérêts. L'inconstance est vaincue, cette misère avec laquelle il nous faut le plus compter; il nous semble que nous n'aurons pas assez de notre vie entière et de tous les instants de notre vie pour les lui consacrer.

Il y a des amis qui vivent ainsi pour leur ami,

des frères pour leur frère, des fils pour leur père. Ne dites pas que ce sont là de très rares exceptions. Il suffit que la chose existe et que le spectacle nous en soit offert, pour que nous puissions nous faire quelque idée des dispositions de Jésus. Jésus homme vivait pour Dieu, ne vivait que pour Dieu. Son intelligence, sa volonté, son cœur, toutes ses puissances harmonieusement fondues concouraient à l'établir dans une plénitude d'union, de dépendance et d'attachement que nous ne pénétrons jamais exactement ici-bas, mais dont nous comprenons qu'elle était la plénitude aussi de la religion et une forme incomparable de l'adoration en esprit et en vérité.

Messieurs et vénérés confrères, peut-être trouverez-vous que je viens de me livrer plus que de raison à une sorte de digression philosophique, à l'occasion de cette parole évangélique *vivo propter Patrem*. Veuillez réfléchir. Ne vous semble-t-il pas qu'elle a de quoi inspirer la conduite pratique de tout chrétien, particulièrement de tout prêtre, au milieu des ignorances ou des blasphèmes, des indifférences ou des hostilités du jour? Vous me pardonnerez du moins au nom de mes intentions. Je vous affirme que je n'ai rien voulu d'autre, sinon vous amener à conclure que vivre pour le Père est tout ce qu'il y a au monde de plus religieux et de plus sacerdotal. Oh! la disposition par excellence, éminemment sanctifiante et féconde! Oh! la vertu

fondamentale et centrale que de s'oublier soi, de ne pas vivre pour soi, de ne vouloir décidément de la vie que pour l'employer toujours et partout jusqu'au dernier souffle à servir les droits incontestables et incontestés de Dieu ! Quelle religion ! Quelle adoration ! *Pater tales quærit qui adorent eum.*

III

Abrégeons ce qui nous reste à dire de ces attitudes intérieures prises et gardées par Jésus homme devant son Père. Jésus était humble en face de Dieu. Jésus vivait pour Dieu. Enfin, Jésus se consumait du désir que le règne de Dieu s'établît et se répandît dans le monde. *Pater, adveniat regnum tuum.* Il est bien évident que s'il a mis sur nos lèvres l'expression de cette préoccupation supérieure, s'il en a fait la première et la plus pressante de nos prières, c'est que, pour son compte, il en portait au fond du cœur l'idée incessante et comme le tourment.

Puisque l'Évangile nous parle constamment du Père, il nous autorise et même nous engage à chercher dans ce que nous voyons autour de nous dans nos familles une notion approximative de ce qui doit exister de nous à Dieu. Un fils bien né, non plus à l'âge charmant de l'en-

fance ou de l'adolescence, mais parvenu à l'âge d'homme, qui aime tendrement son père, qui vit pour son père, s'éprend pour les intérêts de son père d'une sorte de culte et de généreuse passion. Il est obsédé du désir de le voir connu et apprécié comme il le mérite. Il est jaloux de sa notoriété, de sa célébrité, lorsque de puissantes facultés, un rare talent, une science exceptionnelle, des découvertes ou des œuvres de génie, un courage illustre sur les champs de bataille, le mettent hors pair parmi ses contemporains. Il souhaite ardemment le succès de ses entreprises et leur prête tout le concours dont il est capable. Il le venge par son attachement et son dévouement de la malveillance des uns, de l'indifférence des autres, des dénis de justice et d'admiration quelque part qu'ils se produisent et quelle qu'en soit la cause. Tout ce qu'il a et tout ce qu'il est, il le consacre, par une habitude prise et qui ne fait que grandir, au triomphe moral et matériel de celui dont la renommée et l'honneur sont devenus l'âme de son âme, la vie de sa vie.

Faible et insignifiante comparaison. Ce que Jésus a ressenti, non pas une fois ou l'autre, en des moments de choix, mais sans repos ni trêve, pour l'avènement du règne de son Père, dépasse infiniment cette mesure offerte à nos observations communes. *Zelo zelatus sum.* De toutes les énergies de son être, il n'a pas cessé un instant d'ambitionner que l'excellence suréminente de son

Père fût connue de la pauvre humanité égarée, sous ses yeux, en mille ignorances, mille blasphèmes, mille erreurs. Ce que devait être pour lui l'universelle prostitution de l'âme humaine de son temps aux folies du paganisme, ce que devait être la vision anticipée des athéismes et des agnosticisimes de l'avenir, nous ne parviendrons jamais à nous en faire une juste idée. De même, il n'a pas cessé d'ambitionner que l'œuvre de son Père, la rénovation du monde par la révélation évangélique et la rédemption, cette œuvre dont il était, lui, l'ouvrier magnanime, portât ses fruits. Mieux que saint Paul, il savait que Dieu veut le salut de toute créature : *qui omnes homines vult salvos fieri et ad agnitionem veritatis venire*¹. De même encore n'a-t-il pas cessé de se tenir tout entier, sans aucune réserve sur aucun point, à la disposition des desseins de son Père, qu'il lui fallut naître sur la paille d'une crèche, travailler à la sueur de son front dans un pauvre atelier, exercer un apostolat public de trois années, finalement mourir sur la croix ! Rien ni dans sa mission, ni dans les conditions austères de sa mission, ne lui paraissait trop dur, pourvu qu'à ce prix le but suprême fût atteint. *Adveniat regnum tuum.*

En d'autres termes, l'existence intégrale du Christ s'est épuisée sous des formes et des phases successives à servir les intérêts de Dieu, le

¹ Timoth. II, 4.

feu intérieur du zèle, qu'on le pût constater ou non, le consumant jusqu'au dernier atome, comme le feu de l'autel consumait dans le Temple les victimes des sacrifices du matin et du soir.

Voilà certes une disposition qui a sa beauté et sa valeur à son tour. Voilà un hommage rendu au droit de Dieu d'être connu et compris des hommes. Voilà, pour tout dire, un genre d'adoration digne de provoquer notre plus intelligente attention et les plus généreux élans de nos cœurs.

Nous sommes prêtres, messieurs et vénérés confrères, pour pénétrer, pour saturer nous aussi notre vie de l'habitude du zèle. Ce doit être, comme pour le Christ, notre état accoutumé et normal de ne vouloir exister qu'afin de concourir à l'avènement du règne de Dieu dans le monde. Nous y concourrons par les industries de notre activité extérieure, sans nous lasser de recommencer notre tâche quand elle sera peu consolante et lourde, — et au temps où nous vivons, ce sera ainsi le plus souvent, — sans nous complaire en nos efforts, quand ils seront couronnés de succès. Nous y concourrons surtout par l'intensité soutenue, de jour en jour plus fidèle, de nos désirs cachés. Nous n'oublierons jamais que le zèle de Jésus n'était ni moins ardent ni moins fécond dans le silence prolongé de Nazareth que durant les années de labeur apostolique. Nous chercherons et nous trouverons, dans cette persuasion mille fois autorisée,

de quoi rabattre tantôt nos tentations de vanité, tantôt nos tentations de découragement. *Adveniat regnum tuum.* O Père des cieux, faites par votre grâce que dans nos vies de prêtres, nos vies d'autres Christ, tout rende le son et l'écho de ce désir, de ce besoin, de cette passion de Jésus !

Vous aurez saisi, messieurs, j'aime à le croire, le sens et l'importance de cette méditation. Vous aurez compris que, pour spéculative qu'elle puisse paraître de prime abord, elle aboutit directement, logiquement, aux conséquences les plus pratiques. De l'aveu de tous, l'humilité, le don absolu de soi et le parfait détachement, le zèle, sont de très hautes vertus sacerdotales. Ce sont ces vertus premières et nécessaires dont j'ai essayé de réveiller en vous l'estime, l'admiration et le culte, en vous montrant, d'après une théologie élevée et sûre, comment elles se fondent et se soudent ensemble, comment elles constituent en Jésus et doivent constituer chez nous une forme éminente du grand devoir de l'adoration en esprit et en vérité. *Pater tales quærit qui adorent eum.*

Amen.

CINQUIÈME JOUR